

Ils étaient du reste, tous les deux d'une bravoure à toute épreuve ; c'étaient deux grands soldats.

Rantzeau perdit successivement sur les champs de bataille un œil, un bras, une jambe, ce qui faisait dire de lui qu'il ne lui restait plus que le cœur.

L'ex-parvenu de la reine était parvenu à jeter quelque chaleur, quelque entrain, par sa façon brillante, dans leur conversation avec le roi, lorsque la venue de Richelieu glaça cette verve qui s'épanchait.

Mais nos deux grands guerriers n'étaient pas de grands politiques ; enlever une redoute, disperser à grands coups d'épée un corps ennemi, là se bornait leur importance. Richelieu ne l'ignorait pas et il sut s'en servir comme de deux admirables hommes de guerre, dans sa longue carrière de luttes contre les ennemis du dedans et du dehors ; il les couvrit de faveurs et les combla de grades sans redouter leur ingérence dans les affaires du gouvernement.

En pénétrant dans le salon royal, le ministre avait mis sur ses lèvres un sourire bienveillant et affectait un air paternel. Il avait pris familièrement entre ses doigts, une oreille du jeune homme qu'il conduisait tout penaud, tout troublé.

—Sire, je n'ai rien à offrir, dit le jeune de Beaulieu qui était né courtisan ; ma vie vous appartient ainsi qu'à monsieur le cardinal, et si vous me faites grâce ma reconnaissance demeurera entière.

—Bien dit ! fit Rantzeau.

—Quel est son crime ? demanda le roi.

—Un de ceux que Votre Majesté pardonne rarement.

—Il s'agit d'une femme alors, dit en ricanant Gassion qui partageait pour la belle moitié du genre humain la même antipathie que le froid Louis XIII.

—Oui, une équiquée amoureuse.

—C'est un péché de famille, car son père, aussi fou que lui, a fait à quarante ans la sottise de se remarier.

—Vous avez donc juré de rester célibataire ? demanda Rantzeau à Gassion.

—Certes, répondit le jeune colonel ; pourquoi transmettrais-je à un autre une vie dont je fais si peu de cas ?

Le fait est que l'intrépide soldat s'était toujours montré insouciant du danger avec un héroïsme qui prouvait son dédain de l'existence.

—Monsieur le comte, répliqua Gaston, permettez-moi de vous rappeler que Henri, quatrième du nom, qui fut un grand roi et un grand guerrier, ne pensait pas comme vous, bien qu'il fût votre compatriote.

—Vous faites bien d'invoquer mon père, de glorieuse mémoire, intervint le roi avec bienveillance, c'est en souvenir de lui que je vous pardonne, parce que Son Eminence m'y invite, du reste, ajouta-t-il avec une sorte d'ironie qui n'était pas exempte de mélancolie et d'amertume.

Car il sentait bien qu'en cette circonstance, comme dans toutes les autres, il suivait l'impulsion de son ministre omnipotent.

Richelien, sans faire attention à la petite malice renfermée dans les derniers mots du roi, exposa au monarque la situation de la Normandie.

Il montra sous les couleurs les plus sombres, l'état des esprits dans la province insurgée ; la révolte avait

gagné Bayeux, Caen, Lisieux, Coutances, Avranches.

A part les violences, les assassinats, les incendies, les déprédations, les vols partout commis, il montra les sources du trésor royal tout à coup tariées dans la partie la plus riche de la France, et au moment où l'audace des ennemis extérieurs réclamait le plus de sacrifices. La contagion pouvait gagner d'autres provinces ; bientôt toute la France pouvait se mettre en révolte, et il ne s'agissait alors de rien moins que de la ruine de la monarchie.

—Que faire ? demanda Louis XIII.

—Deux choses : d'abord soumettre les rebelles.

—Et puis ?

—Les punir de telle façon qu'il n'aient pas envie de recommencer, et que l'exemple d'une répression terrible arrête partout les velléités d'insubordination.

—Il faut deux hommes pour cette double besogne, dit le roi.

—Oui, l'un qui tiendra l'épée, l'autre la hache. J'ai le justicier qui tiendra la hache d'une main implacable.

—Qui donc ?

—Un homme d'un grand savoir, d'une volonté de fer et d'un dévouement absolu, M. le chancelier Séguier.

—Quant au chef militaire ?

—Sire, s'écrièrent ensemble Gassion et Rantzeau, ce serait pour nous un grand honneur.

—Rantzeau me paraît l'homme de la situation, fit observer Richelieu.

—La Normandie est un pays de cidre, répliqua plaisamment Louis XIII, et Rantzeau n'aime que le vin ; on dit même qu'il a le vin tendre.

—Sire, riposta fièrement Rantzeau, rien ne répare mieux que le vin, le sang perdu pour Votre Majesté sur les champs de bataille.

—Allons, mon brave Rantzeau, dit le cardinal qui n'aimait pas à contrarier le roi dans les petits détails, la bravoure suffit pour soumettre la Normandie, nous avons besoin dans l'Est d'un bon chef qui unisse l'habileté à la vaillance. Vous retrouverez là-bas, dans la Flandre et dans l'Artois, vos bonnes troupes de Flandre-Comté.

—Et ce fou-là dit le roi en désignant le jeune marquis de Beaulieu, qu'est-ce que nous allons en faire ?

—Mais je crois qu'il peut faire un excellent aide de camp pour M. de Gassion, répondit le ministre. Il a d'ailleurs une revanche à prendre. Quant à vous Gassion, pas de faiblesse. La Normandie a besoin d'une large saignée. Il faut que la terreur vous précède, et que l'épée vous suive. Tout ce qui sera pris les armes à la main sera passé par les armes. Les fuyards poursuivis à outrance, seront livrés à M. le chancelier Séguier, à qui Sa Majesté voudra bien déléguer tous ses pouvoirs. Un secrétaire d'Etat donnera à ses ordres, à ses arrêts, en les contre-signant, la valeur d'un ordre du roi. Vous ne faucherez le mal ; le bras de la justice derrière vous, extirpera les racines. Pas de quartier pour les coupables. Egarés ou entraînés, qu'importe ! ils ont mérité la mort. Ceux qui seront simplement soupçonnés, ceux qui auront donné asile aux rebelles ou n'auront pas révélé leur retraite, périront dans les derniers supplices. Le pitié, je la considère comme un crime et vous défen-